

Parte II. *I Curti patrizi veneti*

Marino Zorzi (document fourni par Léo Schubert)

Français :

Comme nous l'avons déjà mentionné dans la contribution précédente, la demande d'inscription au patriciat formulée par les Curti en 1688 a été acceptée : comme le souligne Girolamo Alessandro Capellari Vivaro dans son *Campidoglio Veneto*¹, la requête fut votée au Sénat le 4 septembre 1688, obtenant 166 voix pour, 8 contre et 5 « non sincères » ; elle fut ensuite votée le 12 septembre au *Maggior Consiglio* et « obtint 685 voix pour, 197 contre, 12 non sincères, de sorte que les susdits suppliants, oncle et neveu, et leurs descendants, restèrent inscrits au nombre des *Patrizi Veneti* ». Dans la supplique, rapportée par Capellari, après un ample proème baroque sur la grandeur de la République et la défense de la religion pour laquelle elle a « à chaque siècle pris les armes », il est dit :

« Aux nombreuses splendeurs de la Majesté publique, qui enregistrent dans les diamants de l'éternité les mérites sublimes de ce grand pays, par le stimulus de la dette catholique et l'impulsion d'une fervente révérence, sont encouragées les âmes de moi Pietro Martire, Leopoldo et Onorio, avec le Père Baron Carlo, fils de mon frère Onorio, à humilier au trône royal de Votre Sérénité le titre de sujets volontaires, professé depuis tant d'années, avec l'oblation de 100 mille ducats, dont 60 mille en pur don gratuit, et 40 mille à décrire dans des dépôts publics à 4 pour cent au crédit et au pro' du reste des suppliants que nous sommes.

L'intention religieuse de l'holocauste actuel éveillera une saine envie dans l'âme de nos aînés, qui ont tiré de l'État de Milan une origine claire, sans se rendre compte de l'époque à laquelle ils ont vécu à l'intérieur, comme à l'extérieur de l'Italie ou avec des toges sénatoriales ou avec des ornements militaires ou avec une mitre ou avec la pourpre cardinalice ».

La supplique se poursuit avec une éloquence typique du XVII^e siècle.

Elle nous apprend qu'Honorius, troisième du nom, était déjà décédé à l'époque : à sa place signent la supplique, avec Pietro Martire (né le 27 mars 1627, mort en 1693), les fils d'Honorius (III) : Léopold, Honorius (IV) et Charles, un religieux. Ainsi, Pietro Martire et ses ex-frères neveux Léopold et Honorius (IV) rejoignent le *Maggior Consiglio*. Un autre frère de Léopold et Honorius, Pietro Martire, né, selon Barbaro, le 5 juillet 1662, peut-être prématurément, ne figure pas parmi les signataires. La sœur de Leopoldo et Onorio était probablement Cecilia Curti, qui épousa Marco Arrigoni, d'une éminente famille de la ville, dont on peut encore aujourd'hui admirer le palais sur la *Fondamenta della Sensa*. En 1720, Cecilia mourut en faveur de ses fils Onorio (un nom typique de la famille Curti) et Gianbattista Arrigoni.

Léopold, né en 1668, n'a pas eu d'enfants. Honorius (IV), né en 1666, épousa Elisabetta Gritti en 1693, fille de Francesco qm. Alvise, dont il eut Pietro Martire, né

en 1695, Leopold, né en 1696, Francesco et Honorius (V), qui entra dans la Compagnie de Jésus.

Pietro Martire épousa Giustiniana, fille de Giulio Gussoni et de Faustina Lazari, en 1736. Giustiniana avait été la protagoniste d'une affaire fictive dont on ne peut pas ne pas se souvenir¹. Son père Giulio, issu d'une ancienne famille patricienne, avait subi un grave préjudice judiciaire : il était accusé d'avoir fait assassiner le comte Francesco d'Arcano pendant son séjour à Udine en tant que lieutenant général en 1727, parce qu'il le considérait comme un cavalier trop serviable de sa femme Faustina. Il fut acquitté après une période d'emprisonnement. Les Lazari étaient une famille de nouvelle noblesse acquise « pour de l'argent » ; ils vivaient à S. Vidal, dans le palais qui fut ensuite Cavalli, puis Franchetti ; ils déménagèrent ensuite à S. Fosca dans le palais de la rue Minio avec une façade sur le Grand Canal, qui passa ensuite aux Grimani et enfin aux Levi Dalla Vida. Le couple y vécut avec Giustiniana, née en 1712 et fiancée en 1726 au très riche patricien Alvise I Mocenigo de S. Samuele. Apparemment, elle était satisfaite et le marié, beaucoup plus âgé, lui convenait ; cependant, il fallait attendre que la mariée atteigne un âge convenable. Le destin voulut qu'en 1731, Paulina Zorzi, une amie de sa mère Faustina, présenta les Gussoni à un homme de Bergame, Francesco Tassis, qui n'était pas jeune (il avait quarante ans) mais manifestement sympathique, et qui commença à fréquenter la maison des Gussoni. Giustiniana en tombe amoureuse, leur relation est tenue secrète, mais le 16 décembre 1731, les deux amants s'enfuient en gondole à Mestre et de là à Mantoue. Sa famille entame des poursuites judiciaires, fait appel au puissant duché de Mantoue, mais rien n'y fait : en 1742, les deux disparaissent de Mantoue, se marient et ont deux petites filles.

En 1735, Giustiniana est veuve à Turin ; peu après, ses deux petites filles meurent de maladie. La pauvre mère n'a d'autre choix que de rentrer à Venise en 1736. En décembre, elle épouse Pietro Martire Curti, alors podestat et capitaine de Rovigo. Mais elle n'eut pas de chance : en 1739, elle se trouvait dans la villa de Braida, près de Sesto, près de S. Vito al Tagliamento, lorsqu'une forte fièvre s'empara d'elle et la conduisit bientôt à la mort, à l'âge de 27 ans seulement. Son mari lui dédia une pierre commémorative dans l'église de Scalzi.

En 1742, Pietro Martire se remarie avec Sofia Carlotta d'Offelem (Osteln selon Barbaro) et le 25 décembre 1743 ils ont un fils, Francesco Lodovico, suivi de Leopoldo en 1745 et d'Elisabetta Teresa, qui épouse Lancillotto Renier en 1767.

En 1762, Pietro Martire rédigea son testament au château de Soanegg, « de ma juridiction », comme il le disait, et organisa son enterrement, qui devait avoir lieu « dans une certaine mesure de commodité, mais sans services funéraires », dans l'arche familiale des Scalzi. Dans son testament, dont le contenu m'a été communiqué par Jan-Christoph Roessler, qui En remerciant sincèrement, Pietro Martire informe que le fideicommissum de feu N.H. Leopold, son frère, en faveur de son fils Honorius, neveu du testateur, « est entièrement consommé par des dettes », déterminées au moins en partie par la nouvelle législation allemande. Il est donc clair que la famille conservait des biens et des relations en Allemagne (où l'on peut supposer que l'épouse de Pietro Martire est née).

Le frère de Pietro Martire, Leopoldo, épousa en 1729 Elisabetta, fille de Zan Tomaso Soranzo qm. Marc'Aurelio, dont naquit Onorio (VI) en 1726. Il épousa Pellegrina Benzon en 1745 et mourut sans enfant en 1785. Léopold était une personnalité remarquable : il occupa la fonction honorable, mais non éminente, d'avocat des prisons (dont la tâche consistait précisément à fournir une assistance juridique gratuite aux prisonniers) : Une providence qui démontre la sensibilité juridique et humaine des législateurs de la République), lorsqu'en cette qualité il eut à faire face à un voleur récidiviste, Francesco Obrelli, qui avait été condamné à mort ; avec trois harangues, une devant les Juges du Propre dans la salle d'examen du Palais Ducal, et deux devant la Quarantia Criminal, l'organe judiciaire suprême, dans la salle du Maggior Consiglio, il parvint à le sauver.

Les harangues¹, prononcées le 14 janvier 1751 m.v. (=1752), les 16 et 17 mai 1752, publiées par la suite, sont un monument de sagesse et d'humanité, qui mériterait de placer Curti aux côtés de Cesare Beccaria dans la liste des promoteurs du renouveau du droit pénal².

Si nous considérons maintenant les fils de Pietro Martire et de Sofia Carlotta, Francesco Lodovico, né en 1743, a eu une carrière digne, devenant Avogadore di Comun³ et sénateur. Il épousa Chiara Donà.

Quant à Leopoldo, né en 1745, il fut capitaine à Vicence en 1789 et ses sujets l'appréciaient, puisqu'ils dédièrent un livre de poèmes en son honneur ; mais il fut alors accusé de graves fautes dans l'administration et « banni capitalement » ; cependant, il ne manqua pas d'admirer la constitution vénitienne, dont il dénonça les défauts (notamment le pouvoir excessif des inquisiteurs et du Conseil des Dix, auxquels il dut son malheur) mais suggéra aussi des remèdes (principalement une diminution du pouvoir des nobles les plus riches) dans ses Mémoires historiques et politiques sur la République de Venise, rédigés en 1792 mais publiés à Kempten en 1795¹. L'ouvrage a connu un grand succès et a été traduit en allemand et, plus tard, en italien.

Selon Hermann von Loehner, lors de son séjour à Bâle, où il s'était réfugié après sa condamnation, Léopold écrivit un ouvrage devenu rarissime, Lettres sur la Suisse, qui déplut à ses hôtes pour les critiques qu'il leur réservait ; de plus, il semble qu'il n'ait pas lésiné sur les « lepidetze e bon mots », peu appréciés, et qu'il ait fréquenté les cercles jacobins. Il est donc expulsé et s'installe à Lucerne, où il n'est pas exempt d'incidents². Selon Cicogna, Curti meurt à Milan vers 1812-3.

Deux filles naissent de Francesco Lodovico, Maria et Carolina (ou Carlotta Maria). À la mort de la première, en 1849, il rédige une pieuse nécrologie Andrea Cittadella Vigodarzere⁴. On y lit qu'elle « a passé la plus grande partie de sa vie dans un petit village et que, par conséquent, ses vertus n'ont pas été mises en scène ». Le village était Vazzola. Son père s'y est également retiré : « Le sénateur Curti a enterré dans la solitude rurale sa colère dédaigneuse face à la chute de la République ». Maria épousa Giovanni Nardi, « de noble condition, médecin réputé », eut cinq enfants et, avec « une soigneuse économie », laissait une veuve, « elle tirait du recensement peu riche et épuisé les moyens d'une vie décente ». C'est un triste tableau qui se répète au XIXe siècle : les familles patriciennes, premières victimes de la catastrophe de 1797,

abandonnent la capitale appauvrie, devenue une ville de province, et tirent leur subsistance des propriétés agricoles restantes.

La sœur de Maria, Carolina ou Carlotta Maria, née en 1773, épousa le comte Carlo Altan, d'une famille noble de Belluno ; de cette union naquit Pietro Alvise Altan en 1792, qui épousa Teresa Pizzamiglio en 1817.

Le patriciat vénitien Curti se termine avec Maria Nardi et Carlotta Altan. Les agrégations des XVII^e et XVIII^e siècles ne concernaient que les candidats et leurs descendants, et non les parents : cela explique l'extinction rapide de nombreuses maisons patriciennes entrées au Maggior Consiglio « per soldo », tandis que la survie des maisons restées au Conseil lors du « lock-out » de 1297 ou entrées au cours du XIV^e siècle a été mieux assurée par le fait qu'elles ont été acceptées « in toto ». Il reste à déterminer quels Curti, selon les guides du siècle dernier, ont donné leur nom au palais Curti-Valmarana sur le Grand Canal, auquel on accède par la Calle degli Avvocati de Sant'Angelo, San Marco 3903. Le bâtiment semble être la propriété de la famille Grimani au XVIII^e siècle ; à l'époque napoléonienne, la famille Corniani degli Algarotti y résidait. En 1817, un bail de douze ans est signé avec Adriano et les frères Lironcurti¹. L'achat des Curti a manifestement eu lieu à une date ultérieure. Il est toutefois certain que les patriciens vénitiens Curti résidaient à S. Giobbe, dans la paroisse de San Geremia. Cela ressort non seulement du « Temi Veneta » et du « Protogiornale »² de différentes années, mais aussi des déclarations de dîme. La Redecima de 1712, qui m'a été aimablement communiquée par Piero Pazzi, que je remercie chaleureusement, indique une « maison avec cour à l'usage de NN.HH. Leopoldo et Onorio fratelli Curti » et d'autres biens loués sur la Fondamenta di Cannaregio, à la Calle del Cendon.

Il nous semble que l'affaire Curti démontre de manière éloquente que les familles agrégées pour les besoins du trésor pendant les guerres candiennes et moréennes se confondaient complètement avec le patriciat plus ancien. Les liens matrimoniaux étaient presque toujours contractés avec des maisons patriciennes plus anciennes (qui, comme dans le cas des Curti, consignaient dans leurs manuscrits les calomnies et les ragots contre les nouveaux venus, mais n'en tenaient aucun compte dans leurs relations politiques et sociales) ; les carrières se déroulent selon la règle non écrite mais constamment appliquée de confier aux nobles les plus riches les postes les plus coûteux (ambassades, gouvernement des grandes villes) et de réserver les postes judiciaires et les régiments les moins exigeants financièrement à ceux qui ont une fortune moyenne (c'est le cas des Curti), tout en attribuant aux plus pauvres ceux qui impliquent un revenu modeste. La participation au gouvernement et à la vie vénitienne a amené les nouveaux patriciens à partager complètement les idéaux et les convictions qui imprégnaient la vie publique et sociale vénitienne, comme le démontrent les Mémoires de Leopoldo Curti, bien que critiques. Ils ont en commun avec leurs aînés la gestion du pouvoir et la présence active dans la vie vénitienne, ainsi que l'effondrement lorsque les invasions étrangères ont détruit la richesse, l'originalité et la structure harmonieuse de ce monde millénaire.

Come già detto nel precedente contributo, la richiesta di ascrizione al patriziato avanzata dai Curti nel 1688 fu accolta: come precisa Girolamo Alessandro Capellari Vivaro nel suo *Campidoglio Veneto*,¹ la supplica fu ballottata in Senato il 4 settembre 1688 ottenendo 166 voti a favore, 8 contrari e 5 "non sinceri"; fu poi ballottata il 12 settembre in Maggior Consiglio ed "ebbe 685 voti pro, 197 contro, 12 non sinceri, onde li predetti supplicanti zio e nipoti, et loro discendenti, rimasero ascritti al numero de' Patrizi Veneti".

Nella supplica, riportata dal Capellari, dopo un ampio proemio barocco sulla grandezza della Repubblica e sulla difesa della religione per la quale essa "in ogni secolo impugnò l'armi", si dice: "A' tanti fulgori della Pubblica Maestà, che registrano nei diamanti dell'eternità il merito sublime di questa gran Patria, per stimolo di cattolico debito e per impulso di fervidissimo ossequio, s'incoraggiscono gli animi di me Pietro Martire, Leopoldo et Onorio, con il Padre Baron Carlo, figliuoli del quondam Onorio mio fratello, ad humiliare al Trono Regale di Vostra Serenità il titolo di sudditi volontari, professato per tanti anni, con l'oblatione di 100mila ducati correnti, 60mila de quali in libero puro dono, et 40mila da restare descritti ne' depositi pubblici alle 4 per cento a credito e pro' di noi altri supplicanti. La religiosa intenzione dell'olocausto presente sveglierà una sana invidia nell'animo dei nostri maggiori, che trassero dal Stato di Milano chiara l'origine, poco apprezzando quell'età nelle quali vissero al dentro, come fuori d'Italia o con toghe senatorie o con paludamenti militari o con mitra o con porpora cardinalizia". La supplica continua con eloquenza tipicamente secentesca.

Da essa quindi apprendiamo che Onorio, terzo di questo nome, era all'epoca già scomparso: in suo luogo firmano la supplica, insieme a Pietro Martire (nato il 27 marzo 1627, scomparso nel 1693), i figli di Onorio (III): Leopoldo, Onorio (IV) e Carlo, religioso. Entrano dunque nel Maggior Consiglio Pietro Martire e i nipoti *ex-fratre* Leopoldo e Onorio (IV). Non appare tra i firmatari un altro fratello di Leopoldo e Onorio, Pietro Martire, nato, stando al Barbaro², il 5 luglio 1662, forse premorto. Probabilmente era sorella di Leopoldo e Onorio Cecilia Curti, andata sposa a Marco Arrigoni, di eminente famiglia cittadina, il cui palazzo si ammira ancor oggi sulla Fondamenta della Sensa. Nel 1720 Cecilia testa a favore dei figli Onorio (nome tipico di casa Curti) e Gianbattista Arrigoni³.

1Cod. Marc. It. VII, 15 (=8304), cc. 350v-351v, ora disponibile in rete.

2Il codice conservato nella biblioteca del Civico Museo Correr, contenente l'opera genealogica di Marco Barbaro, aggiornata a tutto il Settecento, è particolarmente prezioso perché contiene appunti del grande erudito Emmanuele Antonio Cicogna, precedente possessore del manoscritto: oggi esso è provvidamente fotocopiato e messo a disposizione del pubblico. Di esso ci siamo largamente avvalsi per queste note.

3E. Bassi, *Palazzi di Venezia*, Stamperia di Venezia, 1976, pp. 468-470. Onorio Arrigoni, nato nel 1668, possedeva una ricca raccolta di antichità, in gran parte medaglie; nel 1733 ne aveva, secondo Scipione Maffei, 1500 greche, 800 di colonie greche, 1200 egizie; col tempo divennero circa ventimila: *Collezioni di antichità a Venezia nei secoli della Repubblica*, a cura di M. Zorzi, Roma, Istituto Poligrafico dello Stato, 1988, pp. 102-103. Morì nel 1758.

Leopoldo, nato nel 1668, non ebbe figli. Onorio (IV), nato nel 1666, sposò nel 1693 Elisabetta Gritti, figlia di Francesco qm. Alvise, da cui ebbe Pietro Martire, nato nel 1695, Leopoldo, nato nel 1696, Francesco e Onorio (V), entrati nella Compagnia di Gesù.

Pietro Martire sposò nel 1736 Giustiniana, figlia di Giulio Gussoni e di Faustina Lazari. Giustiniana era stata protagonista di una vicenda romanzesca, che non si può non ricordare⁴. Il padre Giulio, di antica famiglia patrizia, aveva subito un grave infortunio giudiziario: fu accusato di aver fatto assassinare il conte Francesco d'Arcano durante il suo soggiorno a Udine come luogotenente generale nel 1727; ciò perché lo riteneva troppo sollecito cavalier servente della moglie Faustina. Fu poi assolto dopo un periodo di detenzione. I Lazari erano famiglia di recente nobiltà acquisita "per soldo"; abitavano a S. Vidal, nel palazzo che fu poi Cavalli, poi Franchetti; Si trasferirono poi a S. Fosca nel palazzo in calle Minio con facciata sul Canal Grande, che successivamente passò ai Grimani e infine ai Levi Dalla Vida. Qui vivevano i coniugi con Giustiniana; nata nel 1712, la fanciulla fu nel 1726 promessa in sposa al ricchissimo patrizio Alvise I Mocenigo di S. Samuele. Pare che fosse contenta e che lo sposo, assai più anziano, le fosse gradito; bisognava però aspettare che la sposa raggiungesse l'età adatta. Disgrazia volle che nel 1731 Paulina Zorzi, amica della madre di lei Faustina, presentasse ai Gussoni un gentiluomo di Bergamo, Francesco Tassis, non giovane (aveva quarant'anni) ma evidentemente simpatico, che incominciò a frequentare casa Gussoni. Giustiniana se ne innamorò, la relazione venne tenuta a tutti segreta ma il 16 dicembre 1731 i due amanti fuggirono in gondola a Mestre e di lì a Mantova. La famiglia di lei mise in moto un procedimento giudiziario, si appellò ai potenti del ducato mantovano, ma non fu possibile ottenere alcunché; nel 1742 i due sparirono da Mantova, si sposarono, ed ebbero due bambine. Nel 1735 Giustiniana era a Torino, vedova; poco dopo morirono di malattia le due figliette. Alla povera madre non restava che tornare a casa, a Venezia, nel 1736. Nel dicembre sposò Pietro Martire Curti, allora podestà e capitano di Rovigo. Ma non ebbe fortuna: nel 1739 si trovava nella villa di Braida, presso Sesto, vicino a S. Vito al Tagliamento, quando la prese una forte febbre che la condusse in breve alla morte, a soli 27 anni. Il marito le dedicò una commossa lapide nella chiesa degli Scalzi. Nel 1742 Pietro Martire si risposò con Sofia Carlotta di Offelem (Osteln secondo il Barbaro) e il 25 dicembre 1743 ebbe un figlio, Francesco Lodovico, cui seguirono Leopoldo nel 1745 ed Elisabetta Teresa, che sposò nel 1767 Lancillotto Renier. Nel 1762 Pietro Martire redige il suo testamento nel castello di Soanegg, "di mia giurisdizione", come egli precisa, e dispone la sua sepoltura, da farsi "in misura di convenienza, ma senza pompe funebri" nell'arca di famiglia agli Scalzi. Nel testamento, il cui contenuto mi è stato comunicato da Jan-Christoph Roessler, che vivamente ringrazio, Pietro Martire informa che il fedecommesso del fu N.H. Leopoldo, fratello di lui, a favore del figlio Onorio, nipote del testatore, "é

⁴La vicenda è narrata da A. Parenzo, *La fuga di Giustiniana Gussoni*, "Ateneo Veneto", XIX, II (1896), pp. 3-28, 148-175, 312-337, XX, I (1897), pp. 240-264, 402-413. Ne parlano anche A. Zorzi, *Canal Grande*, Milano, Rizzoli, 1991, pp. 124-127, e T. Plebani, *Un secolo di sentimenti*, Venezia, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 2006, p. 227.

pienamente consunto dai debiti", determinati almeno in parte da una nuova legislazione tedesca. Appare quindi evidente che la famiglia manteneva proprietà e rapporti in Germania (ove si può presumere nata la moglie di Pietro Martire). Il fratello ora menzionato di Pietro Martire, Leopoldo, sposò nel 1729 Elisabetta figlia di Zan Tomaso Soranzo qm. Marc'Aurelio, da cui nacque nel 1726 Onorio (VI), che sposò nel 1745 Pellegrina Benzon e morì senza figli nel 1785. Leopoldo è personalità di notevole rilievo: ricopriva la carica onorevole, anche se non di primo piano, di Avvocato dei prigionieri (il cui compito era appunto quello di fornire assistenza legale gratuita ai prigionieri: una provvidenza che dimostra la sensibilità giuridica e umana dei legislatori della Repubblica), quando ebbe in tale veste ad occuparsi di un ladro più volte recidivo, Francesco Obrelli, che era stato condannato a morte; con tre arringhe, una davanti ai Giudici del Proprio nella sala dello Scrutinio di Palazzo Ducale, e due davanti alla Quarantia Criminal, supremo organo giudiziario, nella sala del Maggior Consiglio, riuscì a salvarlo. Le arringhe⁵, pronunciate il 14 gennaio 1751 m.v. (=1752), il 16 e il 17 maggio 1752, poi pubblicate, sono un monumento di saggezza e umanità, che meriterebbe di porre il Curti a fianco di Cesare Beccaria nel novero dei promotori del rinnovamento del diritto penale⁶.

Se consideriamo ora i figli di Pietro Martire e di Sofia Carlotta, Francesco Lodovico, nato nel 1743, fece una degna carriera, divenendo Avogadore di Comun⁷ e Senatore. Sposò Chiara Donà.

Quanto a Leopoldo, nato nel 1745, fu capitano a Vicenza nel 1789 e i sudditi lo apprezzavano, dato che gli dedicarono un libro di poesie in suo onore; ma fu poi accusato di gravi colpe nell'amministrazione e "bandito capitalmente"; tuttavia non venne meno in lui, cosa davvero degna di nota, l'ammirazione per la costituzione veneziana, di cui espose i difetti (soprattutto l'eccessivo potere degli Inquisitori e del Consiglio dei Dieci, cui doveva la sua disgrazia) ma suggerì anche i rimedi (principalmente una diminuzione del potere dei nobili più ricchi) nei suoi *Mémoires historiques et politiques sur la République de Venise*, scritti nel 1792 ma pubblicati a

⁵Arringhe di Leopoldo Curti, uno dei due patrizi Avvocati dei poveri carcerati, per la sospensione e devoluzione ossia intromissione e susseguente soppressione ed evacuazione di una sentenza capitale del Collegio dei Signori di Notte al Criminal, Venezia, Simone Occhi, 1755. Le due arringhe, pubbliche, dovettero suscitare grande interesse, se vennero tenute nelle più auguste e ampie sale del Palazzo Ducale. Il Curti dimostra che la condanna a morte per furto non si vedeva a memoria d'uomo; che il ladro aveva compiuto diciassette furti, ma senza alcuna violenza; che i proventi dei furti erano destinati a garantire un decente stile di vita alla famiglia, amatissima dall'imputato; che una simile condanna richiedeva una recidiva accertata non in uno ma in più giudizi; che la sentenza era stata pronunciata a maggioranza semplice, mentre la gravità della condanna avrebbe comportato l'esigenza dell'unanimità. Sull'opera, E. Basaglia, *Il diritto penale*, in *Storia della Cultura Veneta*, vol. 5/II, *Il Settecento*, a cura di Girolamo Arnaldi e Manlio Pastore Stocchi, Vicenza, Neri Pozza, 1986, pp. 163-178 (v. p.171).

⁶Interessante quanto il Curti scrive circa la tortura nella prima delle tre arringhe: essa veniva praticata assai poco, e presso il Collegio dei Signori di Notte era necessaria per ordinarla l'unanimità dei voti; attorno al 1740 era stato disposto che bastavano cinque voti su sei.

⁷Una scrittura degli Avogadori Giovanni Dolfìn, Francesco Lodovico Curti e Lodovico Angaran è pubblicata da G. Ravà, *Della sapienza veneta in materia criminale*, Venezia 1886, p.14.

Kempten nel 1795⁸. L'opera ebbe grande successo, fu tradotta in tedesco e, ampliata, in italiano.

Secondo Hermann von Loehner, Leopoldo durante il soggiorno a Basilea, dove si era rifugiato dopo la condanna, scrisse un'opera divenuta rarissima, *Lettres sur la Suisse*, che riuscì poco gradita agli ospitanti per le critiche che riservava loro; inoltre pare che non lesinasse "lepidezze e *bon mots*", poco apprezzati, e frequentasse ambienti giacobini. Fu così sfrattato e si stabilì a Lucerna, ove peraltro non gli mancarono incidenti⁹. Secondo il Cicogna il Curti morì a Milano attorno al 1812¹⁰.

Da Francesco Lodovico nacquero due figlie, Maria e Carolina (o Carlotta Maria). In morte della prima, nel 1849, scrisse un devoto necrologio Andrea Cittadella Vigodarzere¹¹. Vi si dice che ella "trasse la maggior parte della vita in un piccoletto paese; e perciò alle virtù di lei mancò la scena". Il villaggio era Vazzola. Qui si ritirò anche il padre: "il senatore Curti seppelliva nella campestre solitudine lo sdegnoso corrucio pel cadimento della Repubblica". Maria sposò Giovanni Nardi, "di nobile condizione, medico reputato", ebbe cinque figli, e con "economia attenta", rimasta vedova, "dal censo non pingue e assottigliato dalle vicende trasse mezzi bastanti al decoroso mantenimento". E' un triste quadro, che si ripete nell'Ottocento: le famiglie patrizie, prime vittime della catastrofe del 1797, abbandonata la capitale, impoverita, ormai degradata a città di provincia, traevano la loro sussistenza dalle residue proprietà agricole.

La sorella di Maria, Carolina o Carlotta Maria, nata nel 1773, sposò il conte Carlo Altan, di nobile famiglia bellunese; da loro nacque nel 1792 Pietro Alvise Altan, che sposò nel 1817 Teresa Pizzamiglio.

Con Maria Nardi e Carlotta Altan finiscono i Curti patrizi veneziani. Le aggregazioni del Sei-Settecento riguardavano solo i richiedenti e i loro discendenti, non i congiunti: ciò spiega la rapida estinzione di molte delle case patrizie entrate nel Maggior Consiglio "per soldo", mentre la sopravvivenza delle casate rimaste nel Consiglio alla "serrata" del 1297 o entrate nel corso del Trecento era meglio assicurata dal fatto che esse venivano accolte "in toto". Rimane da chiarire quali siano i Curti che secondo le guide del secolo scorso danno il nome al palazzo Curti-Valmarana, sul Canal Grande, cui si accede da Calle degli Avvocati a Sant'Angelo, San Marco 3903. L'edificio appare nel Settecento proprietà dei Grimani; in età napoleonica vi risiede la famiglia Corniani degli Algarotti. Nel 1817 si registra

8P. Del Negro, *Proposte illuminate e conservazione nel dibattito sulla teoria e la prassi dello stato*, nel volume *Il Settecento* ora citato, pp. 123-145 (v. p. 143); P. Preto, *Le riforme*, in *Storia di Venezia*, vol. VIII, *L'ultima fase della Serenissima*, a cura di P. Del Negro e P. Preto, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1998, pp. 83-142 (v. p. 99). Nel 1792 gli Inquisitori incaricano Rocco Sanfermo, rappresentante della Repubblica in Svizzera, a "procurarsi destramente" il manoscritto dei *Mémoires*, ma l'operazione non riesce e l'opera viene pubblicata (ma non in Svizzera, in Germania): P. Preto, *I servizi segreti di Venezia*, Milano, Il Saggiatore, 1994, p. 442.

9E. von Loehner, *Leopoldo Curti in Svizzera*, "Archivio Veneto", XII (1882), pp. 432-434. A Lucerna aveva promesso ai cittadini il dono di un carico di sale, ma gli venne inviato per errore del sale purgativo.

10Così il Cicogna in un appunto nel codice del Barbaro del Correr.

11Il necrologio, a stampa, è inserito dal Cicogna nel codice del Barbaro.

l'affitto per dodici anni ad Adriano e fratelli Lironcurti¹². L'acquisto Curti avvenne evidentemente in epoca successiva.

E' certo invece che i Curti patrizi veneziani risiedevano a S. Giobbe, parrocchia di San Geremia. Ciò risulta non solo dalla "Temi Veneta" e dal "Protogiornale"¹³ dei vari anni, ma anche dalle dichiarazioni di decima. La Redecima del 1712, come gentilmente comunicatami da Piero Pazzi, che vivamente ringrazio, evidenzia una "casa con corte ad uso delli NN.HH. Leopoldo et Onorio fratelli Curti" e altre proprietà affittate sulla Fondamenta di Cannaregio, all'altezza di Calle del Cendon. L'unico edificio nobile del tratto della Fondamenta così descritto è appunto il gotico palazzo Cendon, eretto da tale famiglia da tempo estinta all'epoca dei Curti; ci sembra probabile che sia proprio tale palazzo la sede della famiglia Curti, a meno di non ipotizzare che vi fosse un altro palazzo ora distrutto al posto di alcuni brutti edifici moderni adiacenti. Altri immobili affittati appaiono di proprietà dei Curti nelle vicine calli del Buseto e delle Beccarie¹⁴.

Ci sembra che la vicenda dei Curti dimostri in modo eloquente che le famiglie aggregate per le necessità dell'erario durante le guerre di Candia e di Morea si amalgamarono completamente con il patriziato meno recente. I legami matrimoniali furono quasi sempre contratti con case patrizie più antiche (le quali, come nel caso dei Curti, annotavano nei loro manoscritti maldicenze e pettegolezzi contro i nuovi venuti ma non ne tenevano poi alcun conto nelle relazioni politiche e sociali); le carriere si svolsero secondo la regola non scritta ma costantemente applicata di affidare ai nobili ricchissimi le cariche più costose (ambascerie, governo di grandi città) e riservare a quelli di medie fortune le cariche giudiziarie, retribuite, e i reggimenti meno impegnativi finanziariamente (è questo il caso dei Curti), destinando ai più poveri quelli che comportavano un modesto reddito. La partecipazione al governo e alla vita veneziana determinò nei patrizi nuovi una completa condivisione degli ideali e delle convinzioni che permeavano la vita pubblica e sociale veneziana, come dimostrano i pur critici *Mémoires* di Leopoldo Curti. Comune con i colleghi più antichi fu la gestione del potere e la presenza attiva nella vita veneziana; e comune fu il crollo quando l'invasione straniera distrusse la ricchezza, l'originalità e l'armoniosa struttura di quel mondo millenario.

¹²Devo la notizia ad Antonio Mazzucco, che vivamente ringrazio. Una famiglia di questo nome, singolarmente vicino a quello dei Curti, esiste; ma potrebbe anche trattarsi di una nobile famiglia francese, i Lironcourt, giunti al seguito dei napoleonici.

¹³Preziosi almanacchi, pubblicati annualmente nel secondo Settecento, contenenti numerose notizie sugli organi dello stato e i loro componenti.

¹⁴Vi sono numerose affittanze di abitazioni, fra cui una "casa grande" affittata a Ser Costantin Michiel, e di negozi, fra cui Francesco Canton, "mercante da oro", Zuanne Milesi detto Barbaza, "luganegher", Francesco Pisenti, "bottega de cuorioro". Il Milesi giura che "il libro delle affittanze è in mano del N.H. Leopoldo Curti, che è in Germania": una conferma dei perduranti legami dei Curti con il mondo tedesco.